

→ Consultez l'Annuaire Électronique



Nom : VOIES LIVRES
Loc. : LYON

Les nouveautés au
78 47 12 00
(répondeur 24 h / 24 :
message de moins d'une minute)



DÉJÀ PUBLIÉ :

- v67 Claudette ORIOL-BOYER, *Ecrire pour lire*, 12 p.
- v66 Jean-Pierre LEPRI, *Comment se construit la signification du texte ?*, 24 p.
- v65 Umberto ECO, *Écrit et media*, 11 p.
- v64 Octavio PAZ, *Ecrire*, 28 p.
- v63 Algirdas J. GREIMAS, Joseph COURTÉS, *Les points de vue dans le récit*, 21 p.
- v62 Marie-Thérèse ABBOU, *Sourde, comment j'ai appris à lire*, 16 p.
- v61 Martine NAFFRÉCHOUX, *Comprendre sans lire*, suivi de l'interview d'une lectrice par Marguerite DURAS, 16 p.
- v60 Marc DERYCKE, *Comment le sens vient aux mots ?* 16 p.
- v59 Lucien BASSOU et al., *L'oeil et la lecture*, 25 p.
- v58 Roger CHARTIER, *Les formes produisent du sens*, 11 p.
- v57 Roland POSNER, *Théorie des textes et sémiotique de la culture*, 19 p.
- v56 Jocelyne GIASSON, *Lire un texte informatif*, 23 p.
- v55 Eveline CHARMEUX, *Combinatoire et compétences langagières dans l'apprentissage de la lecture*, 16 p.
- v54 Bernard LAHIRE, *La lecture "populaire"*, 11 p.
- v53 Eugenio COSERIU, *Les entours du texte*, 16 p.
- v52 Dominique GÉRY-BARATIER, *Le projet de lecteur à l'école maternelle*, 16 p.
- v51 Ève SÉÉBOLD, *Du texte au livre : les écrivains et le monde de l'édition*, 16 p.
- v50 Michel PICARD, *La lecture comme jeu*, 13 p.
- v49 Nicole HERR, *La presse, un outil privilégié pour l'appropriation du lire*, 24 p.

© VOIES LIVRES 1991

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication (loi du 11 mars 1957) sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 96 bis rue Gabriel Laumain 75010 PARIS

Association VOIES LIVRES, 13 quai Jaurès, CP 630, 69258 LYON CEDEX 09
Tél. 78 83 53 83, Télécopie 78 83 55 35

Membre du Syndicat de la Presse Périodique Culturelle et Scientifique

Directeur : J.-P. LEPRI - Imprimerie : REPROGRAPHIE SERVICE, 72 rue Eugène Pons, 69004 LYON
Dépot légal à la parution

VOIES LIVRES
PRATIQUES ET APPRENTISSAGES DE L'ÉCRIT

v53

SEPTEMBRE 1991

Eugenio COSERIU

Traduit de l'espagnol par Marie-Hélène LUIS

LES *ENTOURS* DU TEXTE

CHAQUE EXEMPLAIRE, PORT INCLUS : 30 F (DE 1 A 4 EXEMPLAIRES)

25 F (DE 5 A 11), 20 F (A PARTIR DE 12)

PANACHAGE POSSIBLE AVEC "SE FORMER+"

LES ENTOURS DU TEXTE

1. 1. A tout moment, ce qu'on dit effectivement est inférieur à ce qui est exprimé et compris. Mais comment est-il possible que la parole signifie et soit comprise au-delà de ce qui est dit et même au-delà de la langue ? Cela est possible grâce aux circonstances du discours, c'est-à-dire aux *entours* .

Les entours interviennent nécessairement dans tout discours, dans la mesure où il n'existe pas de discours sans circonstances, sans «toile de fond». Les entours figurent presque constamment dans le choix des signes et se substituent souvent aux déterminants verbaux. Mais leur fonction est plus importante que cela : les entours orientent le discours, lui donnent un sens, et peuvent déterminer la valeur de vérité des énoncés.

1. 2. Etant donné l'importance reconnue et souvent signalée des entours, on peut s'étonner du peu d'attention qu'on leur a accordé, du point de vue descriptif et analytique. Il existe des théories des

«contextes»¹, mais on n'a pas fait le répertoire systématique de tous les entours possibles². Les auteurs qui ont traité le sujet distinguent généralement deux, ou, au plus, trois entours. Ainsi Ch. Bally³ établit une distinction entre *situation* - l'ensemble des circonstances extralinguistiques qui entourent le discours ou qui sont connues des interlocuteurs - et *contexte* : « les mots que l'on a dits auparavant » dans le même discours (ou dialogue). K. Bühler⁴ distingue trois entours: le *symphysique*, le *sympratique* et le *syntématique*. Le premier est un type particulier d'entour physique (cf. 4.4); le deuxième correspond à la «situation» de Bally; et le troisième équivaut à ce que l'on appelle généralement «contexte» (linguistique)⁵. Y.W. M. Urban⁶ fait la distinction entre *contexte linguistique* («la phrase dans laquelle apparaît le mot») et *contexte vital ou de situation*, qui coïncide avec la «situation» de Bally; de plus, il reconnaît l'*univers de discours* et son importance⁷, mais il n'en définit pas clairement les frontières avec les contextes.

¹ Cf. W.M. URBAN, *Language and Reality*, trad. esp. *Lenguaje y realidad*, México, 1952, pp. 160 sq.

² On devra la fragilité des théories auxquelles il est fait allusion à l'insuffisante systématisation de l'expérience au sujet des entours. Ces théories soulignent généralement le caractère «elliptique» du langage. Mais elliptique par rapport à quoi? En fait, la parole tient compte par avance des entours. Un discours qui tient compte d'entours complexes peut être plus elliptique verbalement qu'un autre qui n'intègre que des entours pauvres, ce qui ne veut pas dire qu'il soit plus elliptique sémantiquement. Il peut y avoir ellipse involontaire, dans le cas d'une mauvaise utilisation des entours; mais dans ce cas il s'agit d'une déficience du locuteur et non d'une caractéristique du langage. Autrement dit, la véritable ellipse - l'ellipse intentionnelle (taire volontairement quelque chose) - est précisément un instrument contextuel (cf. 4.3)

³ Ch. BALLY, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, 1950, pp. 43-44.

⁴ K. BÜHLER, *Sprachtheorie*, trad. esp. *Teoría del lenguaje*, Madrid, 1950, pp. 117 sq.

⁵ Bühler ne retient pas comme entour ce que nous nommerons ici «situation» (cf. 2.1.) car il constitue avec elle un «champ» particulier de langage: le «champ monstratif». Une telle interprétation est tout à fait discutable: toute la théorie du «champ monstratif» (*op. cit.*, pp. 94 sq.) se fonde sur l'identité fonctionnelle entre localisateurs et gestes, ce que l'on ne peut accepter.

⁶ *Op. cit.* p. 161.

⁷ *Ibid.* pp. 162-164.

Nous pensons donc qu'il faut établir un inventaire beaucoup plus systématique des entours que l'on peut regrouper selon quatre types: *situation, domaine, contexte et univers du discours*.

2.1. Par *situation*, il faut comprendre quelque chose de plus limité et de moins ambigu que ce que l'on retient en général, c'est-à-dire uniquement les circonstances et les relations spatio-temporelles qui se créent automatiquement du fait que quelqu'un parle (avec quelqu'un et au sujet de quelque chose) en un point déterminé de l'espace et à un moment donné; c'est-à-dire ce que l'on dénomme *ici et là, ceci et cela, maintenant et alors* et qui fait qu'un individu est *je*, et les autres *tu, lui, etc...* La *situation* est donc «l'espace-temps» du discours, dans la mesure où il est créé par le discours lui-même et ordonné par rapport à son sujet. Ainsi les pronoms personnels ne peuvent dénoter que grâce à la situation. En effet, ils ont une *signification catégorielle* (ce sont des substantifs), mais ils n'ont pas de *signification lexicale*: ils ne nomment ni ne désignent rien et de ce fait ne peuvent se référer qu'à des objets «présents dans le discours».

2. 2. La situation peut être *immédiate* (créée par le simple fait de parler) ou *médiate* (créée par le contexte linguistique). Les noms propres, étant donné leur «autosuffisance» lexicale⁸, sont les instruments idéaux pour créer des «situations médiates» c'est-à-dire mettre les choses en évidence et les placer dans la sphère spatio-temporelle du discours. Après avoir dit «*César franchit le Rubicon*» nous pouvons dire *ce fleuve* [«le Rubicon»] sans risque d'ambiguïté.

3. 1. Nous appelons *domaine* l'espace dans les limites duquel un signe fonctionne dans des systèmes précis de signification. Cet espace est délimité, d'un côté, par la tradition linguistique, et de

⁸ Cf. W. HAVERS, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg, 1931, p.49.

l'autre, par l'expérience des réalités signifiées. On peut distinguer trois types de «domaine»: *zone*, *milieu* et *environnement*. La *zone* est le «domaine» dans lequel on connaît et on emploie couramment un signe linguistique; ses limites dépendent de la tradition linguistique et coïncident généralement avec d'autres limites, également linguistiques. Le *milieu* est le domaine dans lequel l'objet est connu comme élément de l'espace vital des locuteurs ou d'un domaine d'organisation de l'expérience ou de la culture, et ses limites ne sont pas linguistiques; ainsi l'espace dans lequel on connaît l'objet «maison» est un «milieu»⁹. Et l'*environnement* est un «domaine» établi socialement ou culturellement: la famille, l'école, les organisations professionnelles, les castes, etc..., dans la mesure où elles possèdent des façons de parler qui leur sont particulières, sont des «environnements». Un «environnement» peut avoir des signes spécifiques pour des «objets» d'un milieu plus vaste; il peut avoir des «objets» spécifiques; ou bien il peut avoir aussi des signes spécifiques pour des «objets» également spécifiques. C'est-à-dire qu'il peut fonctionner comme «zone», comme «milieu» ou comme «zone» et «milieu» à la fois.

3. 2. Beaucoup de nuances sémantiques des mots dépendent, en grande partie, des différences de «domaine». Un mot employé hors de son «milieu» peut signifier la même réalité objective, mais il ne signifie plus de la même façon, car son évocation est différente; et un mot d'un environnement, en plus de sa fonction de dénotation, évoque aussi son environnement, si on l'emploie dans d'autres environnements.

En particulier, la distinction entre mots usuels et mots techniques réside entièrement dans la différence entre «zone» et «milieu»: les

⁹ La zone est toujours une forme d'organisation linguistique: ses limites constituent une «isoglose». Le milieu, en revanche, est une sphère de l'expérience objective. Cependant, une réalité objectivement unique peut être connue de différentes manières, et, par conséquent, correspondre à plus d'un milieu. Ainsi le «mal de tête» et la «céphalée» sont une même réalité, mais connue de deux modes distincts; c'est pour cela que *mal de tête* et *céphalée* fonctionnent dans des milieux différents et ne signifient pas «la même chose». Bien plus, les mêmes formes ont des valeurs différentes dans des milieux distincts: *langue et parole* ont une signification dans la langue française et une autre signification dans le milieu de la linguistique.

mots usuels appartiennent à des «zones»; les mots techniques à des «milieux»¹⁰. Cela veut dire que la distinction n'est pas absolue, puisque n'importe quel mot ayant un sens lexical signifie en même temps dans une «zone» (dépendant d'une tradition linguistique particulière) et dans un «milieu» (dépendant d'une connaissance objective). Le mot «casa» (maison) a un sens, à la fois dans la tradition linguistique de différentes langues romanes et dans le milieu dans lequel on connaît l'objet «maison» et ce mot serait par exemple un «mot technique» par rapport au milieu de l'esquimau /iglu/ (igloo). Ce qui se passe, c'est que, dans les mots reconnus comme «usuels», le milieu dépasse normalement la zone (l'organisation linguistique), alors que, pour les mots reconnus comme «techniques», zone et milieu coïncident (du moins dans chaque communauté linguistique).

Ainsi, le milieu de «maison» est plus vaste que les zones de *casa*, *maison*, *haus*, *house*, *hus*, *dom* etc..., mais ce n'est pas la même chose pour les milieux de «nandu» ou de «phonème». De plus, pour reconnaître le caractère technique d'un mot, il faut avoir en présence deux milieux à la fois, puisqu'à l'intérieur de son milieu tout mot est «usuel». En effet, à l'intérieur d'une langue, certains mots sont reconnus comme «techniques» car ils sont caractéristiques de milieux plus étroits que la langue elle-même. Mais toute langue coïncide avec certains milieux d'expérience. Et, pour cela, toute langue possède des mots «usuels» qui, du point de vue des autres langues, se révèlent comme «techniques» et sont intraduisibles¹¹. Les mots comme *knout* et *isba*, ou *geisha* et *samourai* ne sont pas «techniques» en russe pour les premiers, en japonais pour les suivants, mais ils le sont du point de vue des

¹⁰ En ce sens également les noms propres sont des mots techniques: leur *Geltungskreis* ne dépend pas de l'organisation linguistique, mais du milieu dans lequel l'objet est connu.

¹¹ Dans ce cas on peut parler de milieux linguistiques: «seguidillas», «alborada», «torero», «gracioso», appartiennent au milieu linguistique espagnol. D'autres milieux sont *environnementaux* ou *dialectaux* et d'autres encore *inter-linguistiques*. Ces derniers peuvent être *continus* s'ils englobent plusieurs langues (comme dans l'exemple «casa») ou *discontinus*, si dans les limites de chaque langue, ils englobent seulement certains environnements (comme cela arrive avec de nombreux noms propres et avec les terminologies scientifiques).

autres langues, qui appartiennent à d'autres milieux. Il en est de même parmi les groupes de langues correspondant à des milieux distincts, par exemple parmi les dialectes et les parlers régionaux d'une même langue historique.

4. 1. Le *contexte* du discours est constitué de toute la réalité qui entoure un signe, un acte de parole ou un discours, en tant que présence physique, en tant que savoir des interlocuteurs et en tant qu'activité. On peut distinguer trois types de contextes, *linguistique*, *verbal* et *extralinguistique*.

4. 2. Le contexte linguistique est la langue elle-même comme contexte, comme "toile de fond" du parler. Dans la parole, seule une partie de la langue se manifeste concrètement, mais cette partie signifie en relation avec toute la langue, avec tout le savoir linguistique des locuteurs. Tout signe réalisé dans le discours prend sens dans de complexes systèmes d'oppositions et d'associations syntaxiques et sémantiques avec d'autres signes, qui ne sont pas exprimés mais qui appartiennent au patrimoine linguistique des locuteurs. L'écriture automatique, la rime, l'assonance, l'allitération, le jeu de mots, sont des façons de révéler partiellement les zones les plus immédiates de ce fonds de savoir sur lequel se projette toute parole concrète.

Une langue différente de celle que l'on parle peut également fonctionner comme contexte linguistique, comme cela arrive chez les sujets plurilingues¹². De plus, à l'intérieur du contexte linguistique, chaque mot prend sens dans un contexte inférieur, qui est son *champ* sémantique; ainsi, un nom de couleur, par ex., *vert*,

¹² Chez un sujet plurilingue, certains mots d'une langue peuvent être affectés dans leur valeur sémantique ou, du moins dans leur valeur évocatrice, à cause des significations que peuvent avoir, dans les autres langues qu'ils connaissent, des formes analogues. Un roumain monolingue emploie sans aucun scrupule le verbe *a desmierda* «caresser, choyer», dont la signification, de plus, bénéficie d'une aura d'innocence enfantine et de tendresse. Mais les roumains qui connaissent d'autres langues romanes, ou le latin, hésitent à employer ce verbe et, de toutes manières, pour eux, l'évidence de l'étymologie affecte gravement l'évocation de ce mot.

prend son sens en relation avec les autres noms de couleurs de la même langue (*bleu, jaune, gris* etc...).

4. 3. Le *contexte verbal* est le discours lui-même en tant qu'«entour» de chacune de ses parties. Pour chaque signe et pour chaque portion d'un discours (qui peut être un dialogue), le contexte verbal n'est pas seulement constitué de *ce qui est dit antérieurement*, comme le pensait Bally (cf. 1. 2.), mais aussi de *ce qui est dit postérieurement*, dans le même discours. Cela paraît, d'autre part, l'évidence même avec des exemples aussi banals que: *la maison de Jean et la maison d'Autriche*, où les déterminants postposés fonctionnent simultanément comme des éléments contextuels, révélant la signification du signe *maison*.

Le contexte verbal peut être *immédiat* - constitué par les signes qui se trouvent immédiatement avant ou après le signe considéré¹³ - ou *médiat*, jusqu'à comprendre tout le discours, et, dans ce cas, il peut s'appeler *contexte thématique*. Dans une œuvre, chaque chapitre et, jusqu'à un certain point, chacun des mots, prend son sens en relation avec ce qui est dit dans les chapitres précédents et trouve un sens nouveau dans chaque chapitre successif, jusqu'au dernier. D'un autre point de vue, le contexte verbal peut être *positif* ou *négatif* : ce qui constitue le contexte, c'est tout ce qui se dit effectivement, mais aussi tout ce que l'on ne dit pas. Si le fait de taire quelque chose est intentionnel, nous avons (selon le propos que l'on attribue au locuteur) ce qui s'appelle

¹³ La reconnaissance d'un mot comme correspondant à telle ou telle catégorie linguistique dépend en grande partie - et parfois totalement - de son «contexte immédiat», c'est-à-dire de ses associations syntagmatiques concrètement vérifiées dans le discours; cf. L.J. PICCARDO, *El concepto de «partes de la oración»*, Montevideo, 1952, pp. 13-16.

insinuation, allusion ou *suggestion*¹⁴. La poésie «suggestive» se fonde, en grande partie, sur un emploi approprié et intentionnel des contextes verbaux négatifs.

4. 4. Le contexte extralinguistique est constitué par toutes les circonstances non linguistiques que l'on perçoit directement ou qui sont connues des locuteurs. On peut distinguer plusieurs sous-types: *physique, empirique, naturel, pratique, historique et culturel*.

a) Le *contexte physique* comprend les choses qui sont à la vue des locuteurs ou qui sont accompagnées d'un signe (dans le cas d'un signe gravé, écrit ou imprimé cf. l'«entour symphysique» de K. Bühler). La deixis vraie et immédiate a lieu à l'intérieur d'un contexte physique, grâce auquel, de plus, on différencie implicitement toutes les choses que le contexte lui-même contient.

b) Le *contexte empirique* est constitué par les «états de choses» objectifs qui sont connus de ceux qui parlent dans un lieu et à un moment déterminé, bien qu'ils ne soient pas présents matériellement; par exemple le fait qu'il y ait une rue derrière la porte; le fait que cette maison ait cinq étages; le fait qu'il y ait, à proximité de cette ville, une mer, un fleuve, une plage, un bois, etc... Des expressions comme *je vais à la plage, la mer est déchaînée, le monsieur du premier (étage)*, acquièrent en langage courant un sens entièrement déterminé grâce, justement, au «contexte empirique».

¹⁴ L'énoncé : *le soleil est plus grand que le Péloponèse* est strictement vrai, puisqu'en effet, le soleil est plus grand que le Péloponèse. Cependant, ce que ce même énoncé suggère est faux (bien que ce ne fût pas l'intention d'Anaxagore), et cela, précisément, à cause de ce qu'il ne dit pas, autrement dit, parce qu'il n'indique pas l'autre terme de la comparaison. Si une œuvre a eu dix critiques favorables et une très défavorable, nous disons la vérité en nous contentant d'affirmer qu'elle a été âprement critiquée, mais nous donnons à entendre tout autre chose que la vérité. Le contexte verbal négatif permet ce type particulier de mensonge qui consiste à insinuer le faux tout en disant le vrai.

c) Le *contexte naturel* est la totalité des contextes empiriques possibles, c'est-à-dire *l'univers empirique* connu des locuteurs. Grâce au «contexte naturel», on trouve, singularisés et différenciés pour tous les locuteurs, au plan empirique, des noms comme : le soleil, la lune, le ciel, la terre, le monde. On ne demande pas : quel soleil ? car on n'en connaît qu'un¹⁵.

d) Le *contexte pratique* ou *accidental* : ce sont les circonstances du discours: la conjoncture particulière, subjective ou objective, dans laquelle s'établit le discours; par exemple le fait de parler avec une personne âgée ou avec un enfant, avec un ami ou avec un ennemi, pour demander une faveur ou exiger un droit; le fait que le discours se produise dans la rue ou dans une réunion de famille, dans une classe ou sur un marché, le jour ou la nuit, en hiver ou en été etc... Toute une série de fonctions grammaticales, sémantiques ou stylistiques dépendent des circonstances du discours ou sont remplies implicitement par le contexte : cf. par ex. *Belle journée! Il fait froid.* [aujourd'hui et pas en général]. Une phrase comme *deux de dix et une de vingt* n'a pas de sens en soi, mais est tout à fait claire si on la dit à un vendeur ambulancier qui vend des objets à dix et vingt francs.

e) Le *contexte historique* est constitué par les circonstances historiques connues des locuteurs, et il peut être *particulier* - limité à l'histoire d'une personne, d'une famille, d'un village; ou élargi à l'histoire d'une nation (par exemple le fait pour tel pays d'être une république et non un royaume, d'être une communauté chrétienne et non musulmane) - ou *universel*; *présent* ou *passé*. Certains noms comme : *le maire, le médecin, le pharmacien, le curé* sont généralement des dénotés individuels dans des contextes historiques particuliers; le roi est un dénoté singulier dans un

¹⁵ CH. BALLY, *op.cit.* p. 81, considère ces noms comme des «noms propres de la langue» car il ne remarque pas l'existence et la fonction du contexte naturel. Mais il ne fait pas de doute qu'il s'agit de noms communs dont les dénotés sont connus en un seul exemplaire. Pour les noms propres, la singularisation ne dépend pas des contextes, mais elle appartient aux noms eux-mêmes: le nom propre, comme l'a bien vu ARISTOTE, *De interpretatione* 17a, est singulier par sa nature (et non par une quelconque circonstance empirique).

royaume; le pape est un dénoté particularisé par le contexte «universel présent»; la bataille de Salamine l'est par le contexte «universel passé»¹⁶.

f) Le *contexte culturel* englobe tout ce qui appartient à la tradition culturelle d'une communauté, qui peut être limitée ou élargie à l'humanité tout entière. Dans la mesure où il intègre l'histoire spirituelle d'une communauté, le «contexte culturel» est une forme particulière de contexte historique. En latin, *deus* signifie «un dieu», l'«un des dieux». En espagnol, *Dios* est un nom particularisé par la tradition monothéiste chrétienne; et pour la philosophie scholastique, le *philosophe* représentait aussi un dénoté individuel. Les «topiques» se reconnaissent et fonctionnent comme tels dans une tradition littéraire; ainsi, pour les hispanophones cultivés, l'expression de *cuyo nombre no quiero acordarme*¹⁷ a une saveur particulière car elle rappelle le texte de Cervantes.

Tous les contextes extralinguistiques peuvent être créés ou modifiés au moyen du contexte verbal; mais, même la «langue écrite» et la langue littéraire ont des contextes extralinguistiques; par ex., le contexte naturel et certains contextes historiques et culturels: Homère fait constamment allusion à des mythes connus des grecs; Góngora, quand il écrit «le perfide ravisseur d'Europe»¹⁸ se sert d'un contexte culturel qu'il suppose connu de ses lecteurs.

5. 1. Par *univers de discours* nous entendons le système universel de signification auquel appartient un discours ou un énoncé et qui détermine sa validité et son sens. La littérature, la mythologie, les sciences, la mathématique, l'univers empirique, en tant que «thèmes» ou «mondes de référence» de la parole, constituent des «univers de discours». Une expression comme : la

¹⁶ Contrairement à ce que pense K. BUHLER, *op. cit.*, p. 259, il ne s'agit pas d'un nom propre.

¹⁷ N.d.T. : il s'agit de la première phrase de *Don Quichotte de la Manche*, de Miguel de CERVANTES : « En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme ... » (En un village de la Manche, dont je ne veux me rappeler le nom).

¹⁸ N.d.T. : Luis de GONGORA : *Solitudes* : Ière Solitude, vers n°2 .

réduction de l'objet au sujet a un sens en philosophie mais aucun en grammaire; les phrases comme: *le voyage d'Ulysse* et *le voyage de Colomb, selon Parménides* et *selon Hamlet*, appartiennent à des univers de discours différents. L'humour naît souvent de la confusion intentionnelle des univers de discours dans un même énoncé, cf. par exemple : *dans la forêt deux jeunes mathématiciens extrayaient les racines carrées des arbres ; par la fenêtre je vois un homme qui descend du singe.*

5. 2. Le concept d'«univers de discours» a été souvent critiqué par les logiciens positivistes, arguant qu'il n'y a pas d'«autre monde» en dehors du monde naturel et empiriquement connaissable¹⁹. Qu'il n'y ait qu'un monde, c'est évident, mais les critiques évoquées, loin d'invalider le concept d'«univers de discours», révèlent une totale incompréhension du problème. Il ne s'agit pas d'autres «univers», d'autres «mondes de choses», mais d'autres «univers de discours», d'autres *systèmes de significations*. La prétention même de «traduire», par ex., les phrases de la mythologie, en les ramenant au niveau du parler sur le monde empirique et historique («les grecs croyaient que ...» etc...) révèle précisément qu'il s'agit d'«univers de discours» différents. En réalité, les énoncés appartenant à des univers de discours non empiriques ne manquent pas de sens et n'ont pas besoin de «traduction». La valeur de vérité d'une affirmation sur Ulysse ne se vérifie pas dans l'histoire grecque, mais dans l'Odyssée, et dans la tradition correspondante dans laquelle *Ulysse était le mari de Pénélope* est une proposition vraie, alors que *Ulysse était le mari d'Hélène* est fausse; et les affirmations concernant les «centaures» sont vérifiables dans la mythologie, dans laquelle la proposition *le centaure était un sacrifice de cent taureaux* est fausse, alors que la proposition *le centaure était un être moitié homme et moitié cheval* est vraie.

¹⁹ Ainsi, par ex., B. RUSSELL, *Introduction to Mathematical Philosophy*, trad. esp. *Introducción a la filosofía matemática*, Buenos Aires, 1945, pp. 237-239, et L. S. STEBBING, *A Modern Introduction to Logic*, Londres, 1950, pp. 55-56.

6. 1. Ce que nous avons dit suffit, croyons-nous, à montrer l'importance du rôle des entours et de la reconnaissance de leurs fonctions pour la *grammaire*, pour la *théorie littéraire*, et pour la *théorie du langage*. Il faut souligner, en particulier, l'importance des entours non-verbaux que l'on ignore bien souvent.

6. 2. En ce qui concerne la *grammaire*, les entours non-verbaux interviennent nécessairement, bien qu'à des degrés divers, si l'on considère ses trois aspects: l'aspect *théorique*, l'aspect *descriptif* et l'aspect *analytique*²⁰. D'un point de vue théorique, certains modes de signification peuvent se définir seulement par rapport aux types d'entours dans lesquels ils sont destinés à fonctionner (tel est le cas des pronoms personnels et des déictiques pronominaux, adjectivaux et adverbiaux); pour d'autres, la référence aux entours intervient au moins en sens négatif, comme dans le cas des noms propres, qui, précisément, sont indépendants des circonstances de la parole (en ce qui concerne l'actualisation et la particularisation)(cf. note 15). Enfin, d'un point de vue plus général, la référence aux entours est indispensable pour délimiter *lexèmes* (mots ayant une signification catégorielle et lexicale, comme les noms et les adjectifs) et *catégorèmes* (mots qui n'ont qu'une signification catégorielle et qui, pour cela, dénotent dans désigner (cf. 2.1.). L'intervention des entours est moindre au plan descriptif qui est le plan propre à la langue. Cependant, il est nécessaire d'indiquer au moins quelles fonctions ne disposent pas d'instruments verbaux dans une langue (puisqu'elles se réalisent exclusivement à travers les circonstances de la parole), et quels

²⁰ On distingue ces trois aspects dans la grammaire en accord avec les niveaux dans lesquels on peut considérer le langage. Du point de vue théorique, la grammaire est *théorie grammaticale* ou *grammaire générale*: sa tâche est de reconnaître et de définir les catégories verbales et grammaticales, comme modes sémantiques de la parole. Du point de vue descriptif, elle est la description des schémas formels d'expression dont dispose une langue. Et du point de vue analytique, elle est l'*analyse grammaticale* (formelle et sémantique) des fonctions concrètement manifestées dans un texte.

instruments verbaux les entours peuvent remplacer. Mais surtout, la prise en compte des entours est indispensable à l'analyse grammaticale des textes, puisque les mêmes schémas formels peuvent correspondre à des fonctions entièrement différentes dans des entours distincts.

En général, une linguistique proprement *fonctionnelle* ne peut négliger les entours, pas même les entours «extralinguistiques», car les *fonctions réelles* ne se trouvent pas dans la langue abstraite mais dans la parole concrète. Cela est en tout cas certain en ce qui concerne la *linguistique diachronique*, qui ne peut pas ignorer les circonstances générales dans lesquelles une langue a été parlée²¹.

6. 3. En ce qui concerne la théorie littéraire, - ou, plutôt, la technique et l'interprétation littéraire -, la connaissance des entours non-verbaux a de l'importance pour deux raisons, également fondamentales.

En premier lieu, la «langue écrite» ne dispose pas en totalité, mais seulement en partie, de certains entours (comme, par exemple, le milieu, la situation immédiate, les contextes physique, empirique, pratique) et, par conséquent, dans la mesure où elle en a besoin, elle doit les *créer* par l'intermédiaire du contexte verbal. Cela pose à l'écrivain un sérieux problème technique. Le problème est moindre pour la poésie lyrique, qui est plus libre d'entours et, par conséquent, plus abstraite et plus universelle en soi. Bien sûr, la poésie lyrique peut être motivée par une «circonstance», mais la «circonstance» est extérieure à la poésie et la vision poétique la

²¹ Contrairement à ce que prétend le formalisme linguistique, la langue ne peut être étudiée «en soi et pour soi» et encore moins son histoire. Qui pourrait comprendre par ex., l'histoire du lexique roman sans connaître la civilisation occidentale et le christianisme?

dépasse ensuite, en la rendant universelle²². En revanche, la poésie épique et, surtout, la prose narrative ont davantage besoin d'entours. Pour matérialiser son inspiration, le prosateur doit rendre les choses tangibles, les personnages présents et visibles, les circonstances perceptibles. Dans certains romans, il est question de fleuves et de forêts, mais on ne sent rien de leur humidité et de leur fraîcheur, ce qui est l'indice qu'il s'agit d'œuvres ratées. L'œuvre en prose doit renfermer en grande partie ses entours. Cela explique la bien plus grande difficulté technique de la prose littéraire par rapport à la poésie lyrique.

En second lieu, la littérature utilise toujours, plus ou moins, certains entours limités, en particulier les entours historiques et culturels. D'où la principale «difficulté» de certaines œuvres par rapport à d'autres, difficulté qui est en relation directe avec leur adhésion plus forte à des contextes ignorés par le lecteur. D'où, également, la nécessité des commentaires, si l'interprétation a lieu dans des contextes distincts de ceux que comporte l'œuvre : «expliquer» une œuvre signifie, avant tout, reconstruire ses entours²³.

6. 4. Pour finir, en ce qui concerne la *théorie du langage*, une reconnaissance adéquate des fonctions de tous les entours contribuerait à éliminer certaines anciennes et persistantes erreurs. Parmi elles, et en premier lieu, celle de la langue «logiquement parfaite» et de la prétendue imperfection ou «insuffisance» de la parole.

La langue «logiquement parfaite» est un contresens théorique (car seule une expression concrète peut être logique ou illogique et non la langue abstraite) et cette langue «logiquement parfaite»

²² Les circonstances, naturellement, ont leur fonction dans le poème, comme marque de ce qui est dépassé par la vision poétique. Un expédient assez superficiel et ingénu de l'hermétisme poétique - expédient vieux comme le monde, mais toujours renouvelé par les artisans cérébraux de la poésie - consiste à masquer les circonstances, ce qui, cependant, n'est pas garant d'une vision poétique.

²³ Cela implique de reconnaître le caractère proprement linguistique du commentaire philologique, dont la tâche consiste, en grande partie, à révéler les entours grâce auxquels le texte étudié acquiert la plénitude de son sens.

serait parfaitement inutile, puisqu'elle servirait seulement à repenser la pensée et non à avancer dans la pensée (c'est-dire créer de nouvelles significations). Mais, même si on la jugeait utile, construire une telle langue serait une tâche vaine: dans l'usage de cette langue, les entours interviendraient inévitablement (à commencer par le contexte verbal lui-même) et elle ne serait plus un code précis et immuable. Les bâtisseurs de langues ne peuvent abolir les entours ni empêcher que la parole signifie dans des contextes infinis.

L'erreur commise dans toutes les affirmations sur l'«imperfection» ou sur l'«insuffisance» de la parole, dans laquelle sont tombés des penseurs aussi fins que H. Bergson et A. N. Whitehead est tout aussi déplorable et fondamentale. Cette erreur réside dans la confusion entre parole concrète et langue abstraite, dans le fait de croire que ce qui est dit est simplement «langue», dans le fait d'ignorer que la langue décrite dans la grammaire et le dictionnaire est un simple instrument de la parole et le cadre historique de ses potentialités, et que la parole la dépasse constamment et signifie *en soi* le particulier et le concret. Un discours peut être inadéquat, mais par insuffisance particulière de ce discours et non par insuffisance universelle du langage. Whitehead²⁴ signale comme insuffisance du langage le fait que l'expression linguistique ne puisse pas se référer à l'univers dans tous ses détails : « le langage est totalement indéterminé à cause du fait que tout événement présuppose un certain type systématique d'environnement ». Or c'est exactement le contraire : le langage ne dit pas les conditions contextuelles, car il n'est pas nécessaire qu'il les dise, mais il les *utilise* et, par conséquent, la véritable expression les implique et les renferme²⁵. Ce qui est dit signifie, dans un processus infini qui est le processus même de la réalité signifiée. L'erreur de Whitehead consiste à considérer qu'une phrase donnée comme exemple est *identique* à celle qui a été

²⁴ *Process and Reality*, trad. esp. *Proceso y realidad*, Buenos Aires, 1956, pp. 28-29.

²⁵ D'autre part, Whitehead lui-même remarque, ailleurs, que dans un énoncé «il y a toujours une référence tacite à l'environnement des circonstances dans lesquelles on parle». (*op. cit.* pp. 357-358).

prononcée (erreur qu'il critique lui-même chez d'autres auteurs). En réalité, éloignée de ses contextes, la phrase est autre: elle est le *nom* de la phrase réelle et elle implique un déplacement du langage primaire au métalangage (au langage sur le langage). Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas donner d'exemples. Mais il ne faut pas oublier que la phrase-exemple est, précisément, un «nom» avec lequel nous nous référons à cette autre phrase qui signifie dans une multitude de contextes; ainsi, avec le mot *arbre* nous parlons des «arbres» réels et nous ne prétendons pas que ce mot soit lui-même vert et ait un épais feuillage. Si je me propose de chercher la signification du vers de Dante: *Nel mezzo del cammin di nostra vita*, le vers auquel je me réfère n'est pas celui que je viens d'écrire, mais celui de la *Divine Comédie* et qui prend sens de façon exacte en relation seulement avec tout le poème.

Eugenio COSERIU

«Romanistisches Jahrbuch», VII, 1955-56, publié in : COSERIU, *Teoría del Lenguaje y Lingüística General*, Madrid, Ed. Gredos, 1982, (1962), 328 p.

Traduit et adapté de l'espagnol par Marie-Hélène LUIS.

Publié avec l'aimable autorisation de Gunter NARR Verlag, Tübingen.